

La Maison rêvée à la manière d'un prologue

Dans l'essai « Vénus en deux actes » qu'elle consacre à l'insuffisance de récits africains contemporains traitant de l'esclavage, Saidiya Hartman évoque la « violence de l'archive ».

Ce concept – également appelé « silence de l'archive » – illustre une douloureuse vérité : il arrive que les récits soient détruits, et il arrive qu'ils ne soient même pas prononcés ; dans les deux cas, c'est d'un vide immense dont souffrent irrévocablement nos histoires collectives.

Le mot *archive*, nous dit Jacques Derrida, vient du grec ancien ἀρχεῖον (*arkheion*) : « la maison du maître ». Quand j'ai pris connaissance de cette étymologie, j'ai été frappée par l'image de la maison (férue d'histoires de maisons hantées, j'ai un faible pour les métaphores architecturales), mais c'est le pouvoir et l'autorité qui prédominent ici. Ce qui est placé à l'intérieur ou à l'écart de l'archive est un acte politique, dicté par l'archiviste et le contexte politique auquel il appartient. C'est vrai d'un parent qui décide ce que l'on doit retenir des premières années de son enfant ou – à l'instar de l'Allemagne et de ses *Stolpersteine*, ses « pierres sur lesquelles on trébuche » – d'un pays qui reconnaît publiquement son passé. *Ici, Sebastian a marché pour la première fois de ses petits pieds potelés ; ici vivait Judith avant que nous la livrions à la mort.*

Parfois, la preuve n'est pas attachée à l'archive – on ne la juge pas assez importante pour être enregistrée, ou, si elle l'est, pas assez importante pour être conservée. Parfois la destruction pure et simple est délibérée : j'en veux pour preuve la correspondance sans équivoque entre Eleanor Roosevelt et Lorena Hickock, incinérée par cette dernière à cause de son contenu explicite. À n'en pas douter terriblement érotique et lesbienne, au regard des lettres qui ont survécu aux flammes. (« Je brûle de te voir¹. »)

Le théoricien queer, aujourd'hui disparu, José Esteban Muñoz écrit que « le queer entretient une relation particulièrement épineuse avec les preuves [...]. Lorsque l'historien de l'expérience queer essaie de documenter un passé queer, il se heurte souvent à un gardien dépositaire d'un présent straight. » Avec quelles conséquences ? Des fossés dans lesquels les individus ne se voient ni ne trouvent les informations les concernant. Des gouffres qui empêchent de se donner un contexte. Des crevasses qui englobent les personnes. Un silence impénétrable.

L'archive complète est une chimère, elle est seulement possible en théorie ; quelque part dans la Bibliothèque totale de Jorge Luis Borges, peut-être, inhumée sous l'historique détaillé du futur et de ses rêves et demi-rêves au crépuscule du 14 août 1934. Mais rien ne nous empêche d'essayer. À la question « Comment raconter des histoires impossibles ? », Saidiya Hartman répond par plusieurs pistes de réflexion : « avancer une série d'arguments spéculatifs », « exploiter les capacités du subjonctif (un mode grammatical qui exprime le doute, le souhait ou la possibilité) », écrire une histoire « avec et contre l'archive », « imaginer ce que l'on ne peut pas vérifier ».

L'apparition de la maltraitance des femmes coïncide vraisemblablement avec celle de la manipulation psychologique et de la violence chez les humains. Mais dans son acception courante, le concept – comme la notion de femme battue – est apparu il y a une cinquantaine d'années seulement. Le débat portant sur les violences conjugales au sein des communautés gay est plus récent encore, plus opaque aussi. Alors que nous étudions les formes que revêt aujourd'hui la violence intime, chaque nouveau concept – la victime de sexe masculin, la femme criminelle, les agresseurs homosexuels et les victimes homosexuelles – surgit tel un énième fantôme qui n'a jamais cessé de hanter la maison du maître. Les universitaires, les écrivains et les penseurs contemporains disposent de nouveaux outils pour étudier les archives, de la même façon que les historiens et les chercheurs ont analysé la sexualité queer contemporaine à travers le prisme du passé. Par exemple : quelle est la topographie de ces béances ? Où réside la lacune ? Comment progressons-nous vers l'unité ? Comment bien traiter les personnes à qui on a fait du tort en l'absence de preuve physique de leurs souffrances ? Comment adresser nos dossiers à la justice ?

Le récit de souvenirs est par essence un acte de résurrection. Les mémorialistes recréent le passé, reconstruisent le dialogue. Ils donnent du sens à des événements restés longtemps en sommeil. Ils mêlent les argiles de la mémoire, de l'essai, du fait et du point de vue, ils en font une boule qu'ils aplatissent. Ils manipulent le temps ; resuscitent les morts. Ils se replacent, eux et autrui, dans un contexte nécessaire.

Je pénètre dans l'archive qui établit que la maltraitance conjugale entre des partenaires partageant une identité de genre est une chose non seulement possible mais courante, et qu'elle peut ressembler à ce qui suit.

Je parle dans le silence. Je jette la pierre de mon histoire dans une faille immense, et mesure l'abîme à son minuscule bruit.

¹ Eleanor Roosevelt à Lorena Hickock, le 17 novembre 1933.